

L'édito

Chers donateurs, parrains et marraines

Deux ans sans ! On avait dû quitter "nos enfants de Dacca" début mars 2020, car la Covid se diffusait et forçait d'annuler tous les vols. On n'a pu les revoir qu'en mars 2022, après deux ans à ne communiquer que par mails et téléphone. Surtout, durant un an et demi, tous les écoliers et étudiants bangladais – sauf nos 85 internes – ont été par l'Etat privés de toutes classes, de sorties et presque de vie sociale.

Si nos 250 externes nous sont bien revenus à présent, quel malheur pour la population si jeune d'un pays encore en devenir ! Combien d'études et de carrières sacrifiées

en urgence au profit de jobs minables et sans avenir ? Quel défi à relever pour ce pays qui avait en ses 50 ans d'existence surmonté nombre de handicaps initiaux ! Les exportations demeurant sa ressource essentielle, la crise majeure des transports internationaux – longs délais et lourds surcoûts – ne va pas faciliter la tâche.

Du moins *PARTENAIRES* continue-t-elle, grâce à votre générosité, d'aider les jeunes Bangladais à se développer sur place, plutôt qu'à devoir émigrer : MERCI

Christian RAYMOND,
Président fondateur

La mère, un lien pour la vie

La structure traditionnelle au Bangladesh est celle de la famille élargie dont le rôle est omniprésent, et ces liens d'entraide mutuelle améliorent l'économie des foyers. Noyau de la vie sociale, la famille procure soutien et assurance là où n'existent ni sécurité sociale ni systèmes courants de retraite. Bien qu'elle soit placée sous l'autorité du père, la mère y joue le rôle de ciment social, chargée de maintenir le lien.

Mille et une souffrances

Ceux qui nous occupent, les plus défavorisés, vivent en slum (bidonville). Dans le dénuement, même ces liens familiaux ne suffisent plus pour l'entraide économique. La misère est telle que les enfants, premières victimes, subissent impuissants l'éclatement de la cellule familiale et sont souvent rejetés en cas de remariage des parents. En rupture, arrachés à la protection de leur mère, ils perdent leurs repères, et sont parfois contraints de fuir... à la rue.

La priorité des priorités

A *Maer Achol* commence alors une autre histoire, celle de la reconstruction, de la constitution de liens substitutifs et stables, l'émergence d'un sentiment d'appartenance à un groupe.

Le rapport à la mère, abordé dans les entretiens qui suivent, reste un thème

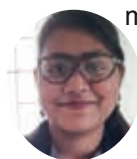
sensible. C'est un vécu douloureux, une obsédante absence pour celles et ceux qui, abandonnés à la rue dès le plus jeune âge, ont perdu toute trace de leurs origines, ceux dont la mère n'est plus, ou d'autres qui n'ont pu maintenir qu'à distance les relations. Malgré tout leur mère reste la priorité et sitôt qu'ils gagneront un peu, les plus chanceux n'auront de cesse d'améliorer ses conditions de vie et celles de leurs proches. Voyons comment.

Triompher de son passé, la revanche



Déterminé, Hassan s'est très vite fixé un objectif : sortir sa maman de la misère où elle vivait avec ses sœurs. "Dès que j'ai commencé à travailler, ma priorité a été d'assurer une vie meilleure aux miens. Jamais je ne laisserai ma mère, je n'ai qu'elle. J'ai pris la responsabilité d'un père", ajoutant, "Je dois tout à *Maer Achol*, valeurs – éducation – perspectives d'avenir." Aujourd'hui Hassan est informaticien, il vit avec sa famille en appartement et poursuit avec talent son chemin. "J'ai triomphé de mon passé", dit-il non sans fierté !

A son arrivée au Foyer, Sonia vivait dans la rue avec sa maman, mendicante. Mariée, et encore étudiante, Sonia occupe



maintenant un bon poste en entreprise. Selon la tradition elle a rejoint la famille de son mari qui accepte mal ses origines comme sa volonté d'émancipation. "Je dois ménager les deux parties, dit-elle, mais ma mère n'a que moi. Je l'ai installée dans un slum correct et continuerai à assurer son quotidien, à lui rendre visite même si mon époux s'y oppose. Jamais je ne la laisserai tomber" conclut-elle, indépendante et volontaire.



Et Mahabub : "Notre père était brutal avec notre mère, puis notre beau-père nous a rejetés, ma sœur et moi. Nous sommes alors arrivés à *Maer Achol*. Aujourd'hui nous avons de bons jobs, nous avons quitté le slum et emménagé en appartement. Nous veillerons toujours au bien-être de notre mère et peut-être plus tard de notre père mais maman reste la plus importante".



Entre Bonna et sa maman les contacts sont restreints. "Je ne la vois que chez ma sœur mais il y a peu à échanger car notre relation est rompue depuis longtemps. Elle n'est pas intéressée, elle a eu d'autres enfants, sa ●●●

...
 vie est ailleurs. Je ne la hais pas, ni ne la blâme : j'y suis juste habituée. Mon père est décédé, j'ai encore mon grand-père, mais il ne m'a jamais témoigné d'affection." Etudiante, Bonna n'a que peu de moyens mais "lorsque je travaillerai, j'aiderai ma sœur et ses deux enfants dans leurs études. C'est la seule famille que j'ai vraiment."



"Quand mon père est mort, ma mère s'est remariée" explique Swapon. "Je suis resté deux ans à la rue, sans contact avec ma famille pendant sept ans. A Maer Achol, j'ai trouvé nourriture, éducation, sécurité, je n'ai pas cherché autre chose. Trois ans après, j'ai retrouvé mon jeune frère puis j'ai repris contact avec ma famille deux ans avant mon départ".

Aujourd'hui ses revenus confortables lui permettent d'aider les siens. "Les liens se sont resserrés avec ma famille, ma mère ne travaille plus et a emménagé en appartement dont j'ai pris en charge les frais". Des projets plein la tête, Swapon s'est marié, il est aussi le plus heureux des jeunes papas.



La famille de Mosharraf vit "au village". "Mon père est décédé, j'étais encore enfant. Placé dans une Madrasa (école coranique) où on me battait, je me suis enfui et j'ai pris un train pour Dacca, j'avais huit ou neuf ans. Réfugié au stade, un éducateur m'a repéré et amené à Maer Achol. Je suis resté sans contact avec ma mère pendant sept ans avant de revenir la voir. Elle a des problèmes mentaux, elle est en grande difficultés. Je me sens impuissant, déprimé par sa situation. J'en fais des cauchemars mais je veux l'aider, améliorer son quotidien."



Jusqu'au décès de leur mère, Moni et sa jeune sœur ont vécu dans la rue avant d'être recueillies au Foyer. Elle travaillait déjà quand elle a retrouvé la trace de son père. "Je l'avais peu connu, et j'ai alors fait connaissance de mes frères et sœurs, et de ma belle-mère. En fait, je les vois surtout par convenance. Sans être riches ils ont assez pour vivre. Ma situation actuelle n'a pas d'impact sur ma famille mais je les aiderai si besoin est. Maman par contre me manque terriblement." Le lien secret demeure, celui du cœur. Une mère ne nous quitte jamais vraiment.

Evelyn HARDY

"Une journée particulière" pour 90 enfants et 30 accompagnateurs



La pause déjeuner.

Par un matin déjà chaud, deux cars rouges quittaient bondés le Foyer Maer Achol pour le Parc naturel de Gazipur : à 60km mais via trois heures de route en grands travaux, par une pollution effarante.

Arrivée à la jolie villa d'accueil multicolore, en plein bois, qui va héberger notre joyeuse troupe et son intendance. Picnic oblige, nos cuisiniers ont apporté moult bassines géantes et bois de chauffe, en sus des provisions pour ce banquet à 120 : riz et bœuf, oignons et autres légumes, huile, citrons...et force boissons – outre les matériels pour football et cricket, et l'indispensable sono !

S'ébroue notre marmaille, si joliment vêtue. Sous leurs saris et bijoux de pacotille, comment reconnaître nos profs enfin dé-voilées, ou nos si timides surveillantes de nuit, ici resplendissantes ? Nos enfants et ados aussi rivalisent à bon compte, épanouis comme jamais. Eux qui ont toujours vécu en ville terne et sale, découvrent avec bonheur "le vert" et nous rapportent avec une émouvante fierté toutes sortes de fleurs. Tandis que s'allument les feux pour la cuisson du



Des anciens, toujours fidèles au Foyer.

déjeuner, et qu'on joue ici au cricket, là au ballon prisonnier, j'entrevois au bout d'un sentier une harde de daims, puis des écureuils et bientôt des singes, guidé par Marouf, 13 ans, originaire d'un village, qui me fait découvrir les plantes comestibles.

Viennent les danses, au son d'airs de Bollywood dont nos gamins miment les contorsions tandis que souvent leurs petites voix déraillent. Puis ils forment à croupetons un

grand rectangle et le repas leur est servi en assiettes métalliques et sans couvercles : foin des plastiques jetables !

Mille selfies plus tard, on nettoie le champ de bataille et on remarque en direction de la tour, pour son beau panorama sur la canopée...

Reste à affronter les quatre heures de retour dans les embouteillages avant de refermer la parenthèse d'une journée réussie !

Christian RAYMOND

Et à tous nos donateurs : si vous avez une question ou un commentaire, n'hésitez pas à nous contacter à :

info@partenaires-association.org

En savoir plus :

www.partenaires-association.org et
facebook.com/ong.partenaires

Association PARTENAIREs - 41, rue des Maronites
 75020 Paris - Tél : 01 73 77 77 98